8)

ZOÉ,

OU

LA PAUVRE PETITE,

COMÉDIE.

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE CHANTS;

Par J. N. Bouilly, Membre de la Société Phylotechnique.

Musique de Plantade.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 14 Messidor, an 8.

» Oui, bien souvent c'est une erreur,
» Que de juger sur l'apparance.
ZOÉ, *scène dernière.*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN X. (1802.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mad. DALAINVAL, veuve riche.	Mme *Dugazon.*
HYPPOLITE, fils unique de madame Dalainval.	*Gavaudan.*
ZOÉ, jeune orpheline, ouvrière en dentelles.	Mme *St.-Aubin.*
FURARD, vieux garçon, riche marchand.	*Dozainville.*
DALANCOUR, frère de Furard, père de famille.	*St.-Aubin.*
UN PORTIER.	*Cellier.*

La scène se passe à Paris.

ZOÉ,

OU

LA PAUVRE PETITE.

Le théâtre représente une chambre au quatrième étage, habitée par Zoé. L'ameublement en est simple. Sur le côté, à la droite du spectateur, est une porte qui donne sur l'escalier; c'est celle d'entrée. De l'autre côté, et vis-à-vis, est une autre porte plus petite qui conduit dans un cabinet. Auprès de cette porte est une croisée qui donne sur la rue, ayant en dehors une sonnette. Çà et là sont plusieurs cartons, un métier de dentelles, un petit secrétaire, une table à tiroir, écritoire, plumes, etc.

SCENE PREMIERE.

ZOÉ, *seule. Au lever de la toile, elle est assise auprès de la table, et raccommode un riche voile de dentelle.*

ROMANCE.

Je fus orpheline à quinze ans;
Sans appui, sans expérience,
Je n'eus de mes pauvres parens
Que leurs vertus, leur indigence.
Dans le plus obscur abandon,
Depuis ce tems ici j'habite;
Aussi m'a-t-on donné le nom
De la pauvre petite.

Second couplet.

Ah ! si je voulais écouter
Les offres qu'on me fait sans cesse,
Aisément je pourrais monter
A tout l'éclat de la richesse ;
Mais je fuis, je méprise l'or,
Dont la vertu s'ouffre et s'irrite,
Un cœur sans tache est le trésor
De la pauvre petite.

Troisième couplet.

Autrefois l'aimable gaîté
Embellissait mon existence :
Je n'avais de félicité
Qu'au sein de mon indépendance ;
Mais depuis qu'amour dans mon cœur
Lance des traits qu'envain j'évite ;
Plus de repos, plus de bonheur
Pour la pauvre petite.

(*On frappe à la porte d'entrée.*)

Qui est là ?

SCENE II.

Mad. DALAINVAL, *en dehors.*

Peut-on entrer ?

ZOÉ.

C'est Ursule... Entrez, ma voisine, entrez...

Mad. DALAINVAL. *Elle entre et ferme la porte. Elle est vêtue d'une robe brune et coëffée simplement. C'est, en un mot, une femme-de-chambre d'environ quarante-cinq ans.*)

Je vous dérange, peut-être.

ZOÉ, *travaillant toujours.*

Vous ne pouvez jamais que me faire plaisir... Que cela soit dit une fois pour toutes.

Mad. DALAINVAL, *regardant travailler Zoé.*

Il me paraît que votre ouvrage s'avance.

ZOÉ.

J'ai fini dans un instant.

Mad. DALAINVAL.

Vous avez donc travaillé fort avant dans la nuit ?

ZOÉ.

Jusqu'au jour, je vous en fais l'aveu. C'est aujourd'hui qu'écheoit le terme de mon loyer, et... je ne puis vous le cacher, bonne Ursule, le raccommodage de ce riche voile m'est nécessaire pour acquitter ma dette.

Mad. DALAINVAL.

Il me semble que le marchand qui nous loue et à qui appartient cette maison... (*fixant Zoé.*) vous porte assez d'intérêt pour que...

ZOÉ, *avec une gaîté ingénue.*

Je lui fais tourner la tête, c'est vrai... mais laissons là le vieux Furard. J'ai a vous communiquer un projet...

Mad. DALAINVAL.

De quoi s'agit-il ?

ZOÉ.

Il faut d'abord que vous sachiez que peu de tems après la mort de mes parens, j'intéressai une dame nommée Dalancour, alors opulente, pour laquelle je travaillais. Souvent elle venait en secret dans mon petit réduit, m'aider à braver l'indigence, à perfectionner mon éducation... Jamais, non, jamais ses bienfaits ne sortiront de ma mémoire.

Mad. DALAINVAL.

Et qu'est devenue cette dame Dalancour ?

ZOÉ.

Accablée de malheurs, elle mourut l'an dernier : et maintenant sa famille nombreuse n'a de ressources que... (*se reprenant.*) Oh ! j'ai perdu un guide bien précieux, une excellente amie... Quoique je ne vous connaisse que depuis deux mois environ, que vous êtes venue habiter la chambre qui est sur le même pallier que la mienne, j'ai remarqué en vous ce je ne sais quoi qui commande l'estime en même tems qu'il inspire le plus tendre attachement.

Mad. DALAINVAL.

Vous êtes si confiante et si bonne !...

ZOÉ.

D'après ce que vous m'avez raconté, chère Ursule, les maitres que vous avez perdus n'ont pu vous laisser que peu de chose.

Mad. DALINVAL.

Eh bien !

ZOÉ.

Il m'est venu dans l'idée de vous proposer de vivre ensemble, et de confondre notre travail ainsi que notre dépense.

Mad. DALAINVAL,

Eh ! mais... ce projet...

ZOÉ, *vivement.*

Cette chambre et ce cabinet (*elle en désigne la porte.*) suffiraient pour nous loger toutes les deux, et d'abord nous économiserons l'une et l'autre la moitié de notre loyer. Vous auriez en moi une consolation dans vos peines ; j'aurais en vous un appui contre les séductions qui toujours environnent mon âge : vous protégeriez ma jeunesse ; je vous soignerais dans vos vieux jours ; et par là, nous nous devrions réciproquement l'amélioration de notre sort et le bonheur de notre vie.

Mad. DALAINVAL, *pressant les mains de Zoé.*

Charmante Zoé !... qui pourrait résister à ce ton caressant qui peint si bien la bonté de votre ame ?... (*après un moment de silence et de réflexion.*) Oui . . . j'accepte, votre proposition.

ZOÉ.

Vous l'acceptez !.. Oh ! que je suis contente !... Voyons, il faut sur-le-champ régler notre petit ménage.

DUO.

ZOÉ.

Je vous préviens premièrement
Que je vous nommerai ma mère.

Mad. DALAINVAL, *d'un ton marqué.*

Oui, oui, nommez-moi votre mère.

ZOÉ.

Ursule daignera, j'espère,
M'appeller aussi son enfant.

Mad. DALAINVAL, *d'un ton plus marqué encore.*

Oui, oui, vous serez mon enfant.

ZOÉ.

Pour vous d'une fille chérie
J'aurai les soins, la piété.

Mad. DALAINVAL.

Jusqu'au dernier jour de ma vie
Je veux être chère à Zoé.

(*ensemble.*)

Oui, nous adoucirons ensemble
Et l'indigence et le malheur;
Il est toujours quelque bonheur
Pour ceux que l'amitié rassemble.

ZOÉ.

Si vous m'en croyez, nous mettrons
Dans la même cassette.

Mad. DALAINVAL, *avec vivacité.*

Tout ce que nous possédons.

ZOÉ.

Tout ce que nous gagnerons,
Et notre dépense faite,
Nous pourrions avoir le plaisir....

Mad. DALAINVAL, *avec curiosité.*

Achevez je vous prie.

ZOÉ.

D'offrir aux malheureux et de les secourir.

Mad. DALAINVAL, *avec émotion.*

Oui, tout ce qui viendra de notre économie.
Aux indigens sera donné.

ZOÉ, *d'un ton marqué.*

Comme avec plaisir on respire,
Lorsqu'en secret on peut se dire :
» Je soulage un infortuné....

ZOÉ.

Chère Ursule!

Mad. DALAINVAL.

Chère Zoé!...

(*elles s'embrassent.*)

(*ensemble.*)

Oui, nous adoucirons ensemble
Et l'indigence et le bonheur;
Il est toujours quelque bonheur
Pour ceux que l'amitié rassemble.

Mad. DALAINVAL.

Mais je réfléchis, ma chère Zoé, qu'en acceptant vos offres, je vous causerai souvent de l'embarras et de la gêne.

ZOÉ.

Comment cela?

Mad. DALAINVAL.

Vous êtes dans l'usage de recevoir chez vous certaines personnes... (*Zoé baise les yeux.*) pour qui ma présence... notre vieux propriétaire d'abord ; il vient ici tous les jours.

ZOÉ, *souriant avec un motif secret*

Il est vrai.

Mad. DALAINVAL, *observant Zoé.*

Ce vieillard n'est pas la seule personne que vous receviez... Il est encore un certain jeune homme...

ZOÉ.

Que j'aime à la folie... je ne puis vous le dissimuler.

Mad. DALAINVAL.

Je n'ai jamais pu l'appercevoir que de loin... il m'a paru...

ZOÉ.

Oh ! charmant !... Des yeux.... et sur-tout une ame !.... Il m'a sauvé la vie. C'est à sa généreuse sensibilité que je dois le bonheur... ou plutôt, hélas ! le malheur de le connaître... Un des jours de l'hiver dernier, où Paris était couvert de glaces, je reportais de l'ouvrage. En traversant une rue, je tombe et je me fais à la tête une énorme blessure. Ma chûte arrête tous les passans, parmi lesquels se trouve un jeune homme qui perce la foule, me prend dans ses bras, commande le silence par son maintient, et me conduit jusqu'à ma demeure, où à peine arrivée je me trouve sans connaissance et à la discrétion de ce jeune étranger qui me donne des secours avec cette timidité, ce zèle touchant qu'une sœur pût éprouver du plus tendre des frères.

Mad. DALAINVAL, *avec la plus vive émotion.*

Après, ma Zoé, après... Vous ne pouvez vous imaginer à quel point ce récit m'intéresse.

ZOÉ.

Pendant dix-huit jours que durèrent les suites de cette chûte cruelle, il n'a pas manqué de venir à toute heure s'informer de mon état, de m'appozter tout ce qui pouvait en adoucir l'amertume... Mais en recouvrant la santé, je perdis le repos de l'ame : mon bienfaiteur s'en apperçut, m'arracha mon secret en échange du sien ; et ce ne fut qu'à cette époque que

j'appris qu'il se nommait Hyppolite Dalainval, qu'il était de Nancy, et l'unique rejetton d'une famille illustre.

Mad. DALAINVAL.

Je présume.... qu'il vous a fait des propositions de mariage?

ZOÉ.

Sans doute, mais je veux... mais je dois le détourner de ce projet. Il est le seul espoir d'une mère qu'il adore.

Mad. DALAINVAL, *avec émotion.*

Il aime donc beaucoup sa mère?

ZOÉ.

A chaque instant, il la nomme sa meilleure amie... Jamais il ne parle d'elle sans une émotion mêlée des larmes les plus tendres.... (*tressaillement de Mad. Dalainval.*) Oh! c'est la femme qu'il aime le plus au monde... après moi, s'entend... Vous sentez bien qu'elle a des vues pour l'établissement de ce fils unique, et qu'elle ne souffrirait pas qu'une pauvre fille telle que moi.... Aussi ai-je pris le parti de la prévenir moi-même, car il m'est impossible de me séparer d'Hyppolite si personne ne vient à mon secours. (*avec une volupté graduée.*) Parce qu'enfin on a comme une autre du plaisir à s'entendre dire: » Je t'aime... » à fixer près de soi unjeune homme charmant, dont les traits aimables... Ursule! Ursule! ah! j'avais grand besoin de vous.

Mad. DALAINVAL.

Vous voulez, dites-vous, prévenir la mère d'Hyppolite?..

ZOÉ.

Oui, par cette lettre (*elle la tire de son sein.*) que j'ai bien recommencée dix fois, et qui n'en vaut pas mieux pour cela; mais avant de l'envoyer, je veux que vous m'en donniez votre avis. (*elle se lève et remet la lettre à Mad. Dalainval qui se lève aussi.*) Faites-moi le plaisir d'en prendre lecture pendant que je vais reporter ce voile... (*elle le plie et le met dans un des cartons qui sont sur la table.*) Vous me direz ce que vous en pensez, et je me conformerai à toutes vos observations.

Mad. DALAINVAL.

Bien volontiers.

ZOÉ, *le carton sous le bras.*

Vous allez garder ma chambre ou plutôt notre nouveau ménage.

Mad. DALAINVAL.

Soyez tranquille.

ZOÉ.

Je ne tarderai pas à revenir... (*elle embrasse Mad. Dalainval.*) Vous m'aimerez, n'est-ce pas ?

Mad. DALAINVAL.

C'est déjà fait.

ZOÉ, *s'éloignant.*

Adieu !... ma mère !

Mad. DALAINVAL.

Adieu !... ma fille !

(*Zoé sort, madame Dalainval la suit des yeux.*)

SCENE III.

Mad. DALAINVAL, *seule.*

Quel assemblage étonnant de qualités et de charmes !.... Oui, oui, je prévois que je serai ta mère... Elle est loin de penser que cette lettre soit déjà rendue à son adresse ; que cette Ursule, dont elle veut faire sa compagne, soit cette même dame Dalainval qui, sous ce déguisement, a voulu connaître ses penchans, étudier ses mœurs ; et par-là s'assurer du bonheur de son fils.... Mais lisons sa lettre. (*Elle lit.*)

Madame,

« Votre fils m'aime, et j'en suis folle » Charmante !... « Il » veut que je sois son épouse : mais je suis pauvre et obs- » cure ; cette union vous affligerait, madame : je dois y re- » noncer. » Quelle ame !.... » Oui, j'aurai le courage de » refuser la main de mon cher Hyppolite, mais je n'aurai ja- » mais celui de m'en séparer sans votre secours... (*avec une sensibilité gradué.*) « Venez donc au plutôt, venez arra- » cher votre fils, non de mon cœur, la chose est impossible, » mais de ces bras tremblans que vous tend avec confiance » une infortunée qui réclame votre appui. »

Charmante créature!... non, je ne te séparerai point de mon fils; et si je n'écoutais que mon cœur, dès aujourd'hui même.. Mais ne précipitons rien et continuons mes épreuves. Evitons sur-tout avec soin les regards d'Hyppolite; les lettres qu'il m'adresse à Nancy me sont renvoyées par un ami sûr, qui, de son côté, lui fait parvenir mes réponses, il ne peut à ce moyen se douter... qu'il m'en coûte cependant d'être aussi près de lui sans pouvoir le presser dans mes bras! mais je l'apperçois souvent à la dérobée; je sais qu'il m'aime, qu'il s'entretient de moi, c'est toujours un adoucissement.

(*Elle s'assied et se remet à l'ouvrage.*)

SCENE IV.

Mad. DALAINVAL, FURARD.

FURARD, *à part en entrant.*

Elle est seule: j'ai bien saisi le moment.

Mad. DALAINVAL, *souriant.*

C'est notre vieux propriétaire...

FURARD, *s'avançant vers madame Dalainval qu'il reconnaît.*

Comment, c'est vous, Ursule!

Mad. DALAINVAL.

Zoé, qui est sortie, m'a priée de garder sa chambre jusqu'à son retour. (*avec gaîté.*) Mais vous pouvez m'instruire de ce que vous lui voulez; elle m'a chargée... (*d'un ton marqué.*) de la représenter en son absence.

FURARD, *se mordant les lèvres.*

Toujours plaisante à votre ordinaire.

Mad. DALAINVAL.

Et vous toujours... galant.

FURARD.

Il faut bien passer son tems à quelque chose. Je suis vieux, riche et garçon; c'est dire en trois mots que je dois me hâter de jouir de la vie, et j'avoue qu'il n'est pas pour moi de plus grand bonheur que celui de faire du bien, de secourir l'indigence...

Mad. DALAINVAL.

Quand elle est jeune et jolie.

FURARD, *ricannant.*

C'est ça.... Je vois bien qu'il ne faut plus dissimuler avec vous.

AIR.

Zoé me tourne la cervelle
La nuit, le jour, soir et matin ;
Et ce maudit petit lutin
Fait la cruelle ;
Mais je saurai dans ce jour
Faire triompher l'amour
Que j'ai pour elle.
Eh ! qui diable résisterait
A cette charmante figure
A ce joli petit caquet :
A cette blonde chevelure
Et sur-tout à ce joli cou,
A ce sourire, à ce corsage?...
Oui, je soutiens que le plus sage
En la voyant deviendrait fou....
Zoé me tourne, etc.

Mad. DALAINVAL.

Vous saurez, dites-vous, triompher de Zoé ?

FURARD.

Je l'espère, du moins.

Mad. DALAINVAL.

Vous pourriez être trompé dans votre attente.

FURARD, *ricannant*

Bah !... bah !... quand on a de l'or à sa disposition...

Mad. DALAINVAL, *sérieusement.*

Songez que vous insultez ma petite amie.... Zoé est trop fière pour jamais accepter...

FURARD, *ricannant toujours.*

Ah ! bien oui, trop fière !.... vous la connaissez-bien.... ; Et moi, je vous dis que votre petite amie... aime beaucoup l'argent... mais beaucoup.

Mad. DALAINVAL.

Quelle preuve en avez-vous ?

FURARD.

Eh ! parbleu, quand ce ne serait que celui que je lui donnai l'autre jour.

Mad. DALAINVAL, *à part.*

A Zoé ?

FURARD.

A elle-même.

Mad. DALAINVAL.

Et elle a accepté ?

FURARD.

Oh ! ce n'est pas la première fois. Elle a déjà reçu de moi, à différentes époques, plusieurs sommes assez considérables... Eh bien, elle n'en est pas moins cruelle... C'est toujours un sourire si malin !... Oh ! c'est un petit démon difficile à dompter... Vous devriez bien...

Mad. DALAINVAL, *sérieusement.*

Quoi !

FURARD, *avec abandon et familiarité.*

Ecoutez, ma bonne... Zoé a beaucoup de confiance en vous; je le sais, je le sais... vous lui ferez observer d'abord que je suis encore assez bien pour mon âge ; ensuite vous lui ferez sentir toute l'importance d'une liaison comme la mienne.... Vous lui donnerez l'espoir d'obtenir un jour une partie de la fortune que je possède... et peut-être le titre de mon épouse. Vous sentez bien que tout cela flatte l'amour-propre, monte la tête d'une jeune fille pauvre, et...

Mad. DALAINVAL.

Je vous comprends.

FURARD.

Enfin, ma bonne, je remets mon sort entre vos mains... Vous n'aurez pas à vous plaindre de moi... entendez-vous, vous n'aurez pas à vous en plaindre... De l'adresse sur-tout ! la petite est fine et clairvoyante.

Mad. DALAINVAL.

Reposez-vous sur moi.

FURARD, *revenant sur ses pas.*

Ne vous avisez pas de lui parler de l'argent qu'elle a déjà reçu de moi; cela gâterait tout.

Mad. DALAINVAL.

Soyez tranquille.

FURARD.

C'est qu'elle est si jolie, si agaçante, je me sens pour

elle... Oh! la tête m'en tournera, c'est sûr; la tête m'en tournera. (*il sort.*)

SCENE V.

Mad. DALAINVAL, *seule.*

Je ne reviens pas de ma surprise... Quoi! cette Zoé que déjà mon cœur avait choisie.... Je ne puis achever... Mais puisqu'elle reçoit ainsi l'or de ce vieux séducteur, d'où vient donc cet empressement qui lui a fait passer la nuit dernière pour acquitter le terme de son loyer? pourquoi ce désir si ardent de vivre avec moi; de m'avoir pour son guide? à quoi bon tous ces plans d'économie?... Il y a là-dessous quelque mystère... Achevons, quoiqu'il en soit, la tâche que j'ai commencée: étudions Zoé sans relâche: suivons tous les mouvemens de son cœur: elle sera bien habile, si je ne parviens pas à éclaircir le doute affreux qui me tourmente.

SCENE VI.

Mad. DALAINVAL, ZOÉ.

ZOÉ, *elle ferme la porte et dépose sur la table le carton qu'elle tient sous son bras.*

Je n'ai pas été long-tems, comme vous voyez.

Mad. DALAINVAL, *fixant Zoé et cherchant ses phrases.*

On a sans doute été content du voile que vous avez raccommodé?

ZOÉ, *avec gaité.*

On ne peut pas plus, ma bonne amie: aussi m'a-t-on payé sûr-le-champ. Il semble, en vérité, que tout concourre à favoriser l'établissement de notre petit ménage. (*elle dépose son argent dans le tiroir de la table.*)

Mad. DALAINVAL, *à part.*

J'éprouve, en l'observant, un trouble... une émotion...

ZOÉ, *s'approchant de Mad. Dalainval avec l'abandon le plus touchant.*

Eh bien, Ursule, avez-vous... avez-vous lu ma lettre?

Mad. DALAINVAL, *tirant la lettre de son sein et la remettant à Zoé.*

Oui... elle m'a fait... le plus grand plaisir.

ZOÉ.

Vous croyez donc que je puis l'envoyer telle qu'elle est, et que cette dame Dalainval ne sera pas du tout blessée...

Mad. DALAINVAL.

Je suis sûre qu'elle éprouvera, en la lisant... le même plaisir que moi.

ZOÉ.

Il ne faut pas juger des autres par vous-même... Vous êtes si indulgente et si bonne. (*elle lui serre les mains; mouvement de réserve de madame* Dalainval.) Mais qu'avez-vous donc?

Mad. DALAINVAL.

Moi!... rien.

ZOÉ, *observant à son tour Mad. Dalainval.*

Je ne vous trouve plus cet air confiant... cet abandon si tendre que vous aviez avec moi ...aurais-je eu déjà le malheur de vous déplaire? cela se pourrait bien; je suis quelquefois si étourdie!... Mais je vous l'ai déjà dit, Ursule, il faut excuser ma tête et ne juger que mon cœur.

Mad. DALAINVAL, *à part.*

Quoi! sous des traits si aimables, il pourrait exister!..

ZOÉ.

Ma bonne amie, vous avez quelque chose; je veux absolument savoir...

Mad. DALAINVAL.

Je vous l'avouerai... j'ai, dans votre absence...

ZOÉ.

Eh bien!

Mad. DALAINVAL.

J'ai fait des réflexions sur la société que nous avons projetté, et je me suis dit: Zoé n'a pas la moitié de mon âge: encore quelques années peut-être et je ne pourrai plus la seconder dans nos travaux: je deviendrai alors un fardeau pour elle...

ZOÉ, *avec tout le feu du sentiment.*

Jamais!... Ah! je vois bien que vous ne me connaissez pas

encore... Il fallait donc à cette réflexion qui m'outrage, il fallait ajouter celle-ci, et vous dire : « Si les infirmités de l'âge m'empêchent un jour d'aider Zoé à notre existence, je pourrai, sans rougir, recevoir ses soins en échange de ceux que j'aurai mis à conserver ses mœurs, à protéger sa jeunesse. Ah ! quelque chose qu'elle fasse pour moi, pourra-t-elle s'acquitter jamais de ce que j'aurai fait pour elle?...

Mad. DALAINVAL.

J'étais loin de m'attendre que de simples réflexions que dicte la prudence... Eh bien, n'en parlons plus... (*après un mouvement de réflexion.*) Aussi bien, il me vient une idée qui pourrait nous mettre l'une et l'autre à l'abri du besoin.

ZOÉ, *avec intérêt.*

Comment cela ?

Mad. DALAINVAL, *étudiant Zoé.*

M. Furard vous aime...

ZOÉ, *avec ingénuité.*

Il est fou de moi ; je vous l'ai dit.

Mad. DALAINVAL.

On pourrait, avec un peu d'adresse, le fixer tout à fait... et.....

ZOÉ, *révoltée.*

Fi donc !

Mad. DALAINVAL.

Pourquoi pas ? il a une fortune considérable... Il nous serait facile...

ZOÉ, *vivement et fixant Mad. Dalainval.*

Vous ne pensez pas ce que vous dites.

Mad. DALAINVAL, *insistant.*

Je ne vois pas que ce projet...

ZOÉ, *avec dignité.*

Si je n'étais sûre qu'il ne part pas de votre cœur, dès cet instant, tout serait rompu entre nous.... (*avec sensibilité.*) Vous voulez, je le vois, par de nouvelles épreuves... Est-ce donc ainsi qu'en agit l'amitié ? elle annonce ses soupçons sans détour, s'explique avec franchise ; mais non, on n'écoute que cette défiance cruelle qui défigure tout ; on outrage,

on déchire une pauvre orphéline dont l'ame trop sensible... Ursule, Ursule, quel mal vous m'avez fait ! (*elle essuie des larmes qui s'échappent de ses yeux.*)

Mad. DALAINVAL, *avec épanchement.*

Pardonne ! oui, j'ai douté qu'avec tes charmes et ta jeunesse, que dans ta situation... (*avec égarement.*) Pardonne, mais il y va du repos du reste de ma vie ; il y va du bonheur d'une mère... (*se reprenant et changeant de ton.*) Tu sais que tu m'as donné ce doux nom.

ZOÉ, *s'élançant dans son sein.*

Ah ! je retrouve enfin ma bonne Ursule ! ... (*elles s'embrassent.*)

Mad. DALAINVAL.

Oui, oui, tu m'as vaincue... tu viens de dissiper des soupçons... Mais explique-moi donc ce que m'a voulu faire entendre... (*on entend la petite sonnette qui est auprès de la croisée.*)

ZOÉ, *avec distraction et sentiment.*

Je crois reconnaître cette manière de sonner.... (*elle court à la croisée.*)

Mad. DALAINVAL, *pendant que Zoé ouvre la croisée.*

Une ame corrompue n'a point cet abandon ; cette imposante dignité.

ZOÉ, *regardant dans la rue.*

Y a-t-il quelqu'un là bas ? .... C'est Hyppolite ; je m'en doutais.

Mad. DALAINVAL, *toujours sur le devant du théâtre.*

Mon fils !... évitons sa présence, et cherchons quelque motif...

ZOÉ, *toujours à la croisée et adressant ce qu'elle dit à Hyppolite qui est sensé être dans la rue.*)

La porte de l'allée est donc fermée ?... Eh bien, faites le tour par la porte cochère... entendez-vous ? (*elle ferme la croisée et revient sur le bord de la scène.*)

Mad. DALAINVAL, *avec empressement et gagnant la porte.*

Je vous laisse causer avec ce jeune homme, et vais préparer mes effets pour les transporter ici... J'ai à cœur de réparer mes torts envers ma Zoé; et dès aujourd'hui, je veux m'établir avec elle. (*elle sort.*)

ZOÉ, *la conduisant jusqu'à la porte.*

J'irai vous aider aussitôt qu'Hyppolite sera parti.

SCENE VII.

ZOÉ, *seule encore à la porte, et écoutant.*

Il monte les dégrés quatre à quatre.... (*revenant sur la scène.*) Lui parlerai-je de ma lettre à sa mère?... Pourquoi l'affliger avant d'en connaître la réponse? d'après ce que m'a dit Ursule, il se pourrait.... J'entends Hyppolite, ah! ne songeons qu'au bonheur de le voir.

SCENE VIII.

ZOÉ, HYPPOLITE.

DUO.

HYPPOLITE, *d'une voix entre-coupée.*

Ma Zoé.... je te voi!...
Dans mes bras... je te presse.

ZOE.

Mon ami... quelle ivresse
Je ressens près de toi!

(ensemble.)

Bonheur suprême!
Moment charmant que celui là!
Jamais, non jamais on n'aima
Comme je t'aime.

ZOÉ.

O mon aimable bienfaiteur!
Qu'il est doux pour Zoé de te devoir la vie!

HYPPOLITE.

Je te dois bien plus mon amie:
Ne te dois-je pas le bonheur?

ZOÉ.

Avec quelle délicatesse
Tu répands tes bienfaits!

HYPPOLITE.

C'est si facile ! oh ! moi je hais
Tout bienfait dès qu'il blesse.

ZOÉ, *le fixant avec attendrissement.*

Mon ami !...

HYPPOLITE.

Ma Zoé !

ZOÉ.

Que ta xoix dans mon ame
Porte une douce flamme !

HYPPOLITE, *la pressant dans ses bras.*

O charme de l'amour !... ô douce volupté !. .

ensemble.

Bonheur suprême, etc.

HYPPOLITE.

Tu ne t'attendais pas à me voir ce matin. Je me suis échappé de chez le banquier où je demeure, pour aller moi-même à la poste prendre nos dépêches. C'est le jour du courrier de Nanci ; et je serais bien surpris si je ne recevais pas une lettre de ma mère.

ZOÉ, *baissant les yeux sur la lettre qu'elle a dans son sein.*

De ta mère, dis-tu ?

HYPPOLITE.

Qui bientôt sera aussi la tienne.

ZOÉ.

Non, je ne puis croire que les distances qui nous séparent. . .

HYPPOLITE.

Elles ne sont rien, ma Zoé, pour celle qui de tout tems ne s'occupa que du bonheur de son fils. . . Qu'il me tarde de te présenter à cette mère adorée !... Je la vois d'ici tressaillir en te voyant, et je l'entends se dire : qu'elle est bien !...

ZOÉ, *avec attendrissement et modestie.*

Hyppolite !

HYPPOLITE, *avec chaleur.*

Et moi d'ajouter aussitôt : les charmes de sa figure ne sont rien, comparés avec ceux de son esprit et de son cœur. Malgré tous les attraits qui la décorent, on éprouve souvent auprès d'elle que la jouissance de l'ame fait oublier celle des yeux.

ZOÉ, *plus tendrement encore.*

Mon ami !... tu as donc résolu de me faire rougir tout à fait ?

HYPPOLITE, *vivement.*

Eh bien oui ; tu rougiras, et n'en paraîtras que plus jolie encore. Ma mère, alors, ne peut se défendre de laisser échapper quelques larmes : elle me prend d'une main ; me félicite sur mon choix : te prend de l'autre, te nomme sa fille, et nous unit tous les deux dans son sein.

ZOÉ, *avec l'illusion du bonheur.*

Oui... oui... tous les deux !...

HYPPOLITE.

Ensuite, nous nous rendons avec elle chez le banquier où je suis, et qui désire m'associer avec son fils, mon meilleur ami. On y fait notre contrat de mariage dans lequel ma mère a grand soin de réparer envers toi les tors de la fortune...

ZOÉ, *suivant chaque détail avec délire.*

Achève... achève ce délicieux tableau.

HYPPOLITE.

Bientôt le jour de notre hymen est arrivé. Un cercle nombreux et brillant se réunit ; tu parais !...

ZOÉ.

Arrête !... n'oublie pas que je ne suis encore que Zoé. Je te suivais avec tant de plaisir... que j'ai pensé m'égarer avec toi dans ce rêve du bonheur.

HYPPOLITE.

Ce rêve, dis-tu !... j'espère bien que sous peu de tems ce sera une réalité.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, UN PORTIER.

LE PORTIER, *une lettre à la main.*

C'est vous, mademoiselle, qui vous nommez Zoé ?

ZOÉ.

Moi-même.

LE PORTIER.

Je suis chargé de vous remettre cette lettre.

ZOÉ, *elle lit la lettre à demi-voix sur le bord du théâtre, de manière que le spectateur seul puisse l'entendre.*

« Ne vous donnez pas la peine de vous rendre chez moi, » ma chère Zoé ; rien n'a pu fléchir le créancier à qui je re- » dois trois cents livres. Je vais fuir pour me soustraire à ses » poursuites... Adieu ! plaignez-moi... Je ne vous oublierai » jamais. » DALANCOUR.

Et ses pauvres enfans !

HYPPOLITE, *étudiant Zoé.*

Elle paraît émue... embarrassée...

ZOÉ, *toujours à part, après un moment de silence et de réflexion.*

Oui ; c'est le seul moyen... (*elle s'élance à la table et écrit deux mots sur un billet qu'elle donne au portier.*) Portez vîte ce billet à celui qui vous envoie.

LE PORTIER.

Oui, mademoiselle. (*il s'éloigne.*)

ZOÉ.

Sur-tout qu'il prenne bien garde... (*d'un ton marqué.*) à n'être vu de personne... (*mouvement d'Hyppolite.*) Il saura ce que cela veut dire.

LE PORTIER.

J'entends, mademoiselle. (*il sort.*)

SCENE X.

ZOÉ, HYPPOLITE.

HYPPOLITE, *à part.*

J'éprouve un trouble dont je ne puis me défendre.

ZOÉ, *revenant à lui.*

Tout cela, mon ami, est pour toi une énigme dont je te donnerai l'explication... Mais tu parais troublé.

HYPPOLITE.

Moi !... point du tout.

ZOÉ.

Ta voix est altérée, tes yeux n'osent plus s'attacher sur moi ; Hyppolite pourrait-il donc soupçonner sa Zoé ?

HYPPOLITE.

Te soupçonner ! jamais !

ZOÉ.

Mon secret m'est bien cher ; mais il te fait souffrir, mon ami, je vais tout te révéler.

HYPPOLITE.

Non, non, ce serait nous outrager tous les deux.... Pardonne à ce premier mouvement dont je n'ai pas été maître et dont je rougis encore... Mais j'oublie auprès de toi que les bureaux de la poste sont ouverts : si, comme je le présume, j'y trouve une lettre de ma mère, je reviendrai t'en faire part... Au revoir, ma Zoé. (*il l'embrasse et s'éloigne.*)

ZOÉ.

Au revoir.

HYPPOLITE, *revenant et la serrant dans ses bras.*

Amour et confiance éternelle !... adieu.

ZOÉ.

Adieu, Hyppolite ! (*Hyppolite sort, Zoé le suit des yeux.*)

SCENE XI.

ZOÉ, *seule.*

Eh ! comment se défendre de l'aimer ? . . . Mais j'entends dubruit dans l'escalier... (*elle écoute à la porte.*) Il a pensé renverser M. Furard... Le bon homme est d'une colère... Ah ! voilà que cela s'appaise... (*revenant sur la scène.*) Il vient ; songeons à la malheureuse famille de ma bienfaitrice... Puisse le ciel favoriser mon projet !... Le voici... feignons de n'avoir rien entendu.

SCENE XII.

ZOÉ, FURARD.

FURARD, *encore tout essoufflé, remettant sa perruque et boutonnant son habit.*

Peste soit de l'étourdi ! Pour cette fois, c'est bien Zoé. (*il s'avance vers elle.*)

ZOÉ, *se levant brusquement.*

Ah ! c'est vous, monsieur Furard.

FURARD.

Moi-même, qu'un jeune fou qui sortait de chez vous a pensé renverser dans l'escalier.

ZOÉ, *avec intérêt et allant à sa rencontre.*

Ne seriez-vous pas blessé ?

FURARD.

Non, fort heureusement... La jolie petite main ! (*il lui baise la main avec transport.*)

ZOÉ, *après avoir retiré sa main, elle va ouvrir son secrétaire et y prend de l'argent. Pendant ce tems-là, Furard s'assied auprès de la table qui doit se trouver entre eux deux.*

Ah ça, puisque vous voici, je vais vous payer mon loyer.

FURARD.

Me payer, dites-vous ?

ZOÉ.

Sans doute ; le terme est échu. (*comptant de l'argent sur la table.*) dix-huit... vingt-quatre et trente... voilà votre argent dont vous allez me donner quittance.

FURARD, *prenant une plume et du papier, et écrivant après avoir mis ses lunettes.*

Oh ! pour ma quittance, volontiers... (*haut.*) mais pour l'argent, c'est différent, n'est-ce pas ? (*il écrit toujours.*)

ZOÉ.

Non, non, j'entends que vous receviez cette somme.

FURARD.

Voilà toujours la quittance.

ZOÉ, *après avoir serré la quittance.*

Prenez cet argent, vous dis-je, c'est une dette que je prétends acquitter et ne veux point confondre avec les dons que vous me faites... auxquels vous ne pouvez douter que je sois bien sensible.

FURARD.

Si vous sentez le prix de mes bienfaits, pourquoi donc, charmant petit lutin, êtes-vous toujours aussi farouche ?

ZOÉ.

Gagner mon cœur n'est pas l'ouvrage d'un jour... (*avec finesse et séduction.*) Vous avez déjà des droits à ma reconnaissance, et il ne tient qu'à vous de les augmenter encore.

FURARD.

Comment cela.

ZOÉ, *hésitant.*

J'aurais dans ce moment...

FURARD.

Eh bien?

ZOÉ.

Une dette à acquitter.

FURARD.

Une dette !

ZOÉ.

Oh ! bien sacrée... mais il me faudrait...

FURARD.

Parlez !

ZOÉ.

Une somme assez forte...

FURARD.

Eh ! que faites-vous donc de tout l'argent que je vous donne ?... vous êtes toujours si simple dans votre parure...

ZOÉ, *vivement.*

Tout cela n'empêche pas... que si sous une demie-heure je n'ai pas trois cents livres...

FURARD.

Trois cents livres !

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DALAINVAL, *elle reste à la porte d'entrée qu'elle tient entre-ouverte.*

TRIO.

Mad. DALAINVAL.

Ils sont ensemble, écoutons bien !

ZOÉ, *à Furard immobile et rêveur.*

Eh ! quoi ? vous ne répondez rien.

FURARD

Vous refuser... m'est impossible ..

(tirant sa bourse.)

Comment résister à vos vœux ?

ZOÉ, *avec élan et lui serrant la main.*

Vous n'imaginez pas combien je suis sensible
A ce procédé généreux.

Mad. DALAINVAL, *toujours à part.*

Eclaircissons ce doute affreux.

FURARD, *cherchant dans sa bourse.*

Je n'aurai pas sur moi, la somme entière;
Mais, attendez, bientôt je puis...
Prenez toujours ces six louis.

(Zoé prend l'or et le dépose sur la table.)

Mad. DALAINVAL.

Quoi la perfide !... elle aurait pris !...

FURARD.

Voyez par là, ma chère,
Combien de vous je suis épris.

ZOÉ, *d'un ton caressant.*

Vous êtes mon dieu tutélaire,
Et le meilleur de mes amis.

Mad. DALAINVAL

Et moi qui la croyais si pure et si sincère !...

(ensemble chacun à part.)

ZOÉ.

Je sens, hélas que malgré moi,
Le rouge me monte au visage,
Mais à fin menons mon ouvrage :
De cet or épurons l'emploi !

FURARD.

La vieille Ursule est sur ma foi,
Un très-habille personnage :
La petite n'est plus sauvage;
Heureux Furard, elle est a toi !

Mad. DALAINVAL.

Juste ciel à peine je crois
Ce que j'entends, ce que je vois.

FURARD.

Je vais chercher le reste de la somme... J'ose me flatter qu'un don aussi considérable...

ZOÉ.

Ne sera pas sans retour de ma part... (*d'un ton marqué.*) Oui, dans ce jour même vous en aurez la récompense.

(*Mad. Dalainval se retire en faisant un geste d'horreur.*)

FURARD, *avec transport et toupillant çà et là.*

Ce n'est pas le dernier don, cher ange, que vous recevrez de moi... Vous pouvez compter sur tout ce que je possède... sur le sort le plus brillant... (*à part.*) Je savais bien qu'elle

finirait par céder... (*haut.* Je suis à vous, m'amour... je suis à vous dans un instant. (*il sort.*)

SCENE XIV.

ZOÉ, *seule.*

Oh ! combien j'ai souffert ! cette demande m'a couté plus que je ne pensais. . . . Mais ne songeons qu'à l'exécution de mon projet. . . D'après ma réponse à sa lettre, Dalancour ne doit pas tarder à se rendre ici... jamais il ne me fut plus cher qu'en ce moment... J'entends quelqu'un ; c'est lui peut-être.. (*s'approchant de la porte.*) Oui, c'est lui-même.

SCENE XV.

ZOÉ, DALANCOUR.

DALANCOUR.

Je viens d'après votre billet...

ZOÉ.

Je tremble que monsieur Furard ne vous ait apperçu dans l'escalier.

DALANCOUR.

Non, non, j'ai su éviter sa rencontre ; mais quel est votre espoir ?

ZOÉ.

J'aurai votre argent.

DALANCOUR.

Il se pourrait que mon frère, d'après tous les dons que vous m'avez remis de sa part...

ZOÉ.

Il adoucira vos malheurs, et bientôt j'espère l'amener à une réconciliation...

DALANCOUR.

Que dites vous ?

ZOÉ.

Rendre au bonheur l'époux de ma bienfaitrice est l'objet de tous mes vœux. . . Mais j'entends quelqu'un, entrez vite dans ce cabinet, (*elle lui désigne la porte qui est à la gauche*

du spectateur.) et sur-tout n'en sortez pas sans que je vous avertisse.

(*Mad. Dalainval paraît à la porte d'entrée.*)

DALANCOUR, *baisant les mains de Zoé.*

Chère Zoé !... aimable amie !...

(*Il entre dans le cabinet.*)

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DALAINVAL.

Mad. DALAINVAL, *à part, pendant que Zoé conduit Dalancour dans le cabinet.*

Voyons si elle sait dissimuler avec autant d'art qu'elle sait tromper.

ZOÉ.

Eh bien, bonne Ursule, avez-vous préparé vos effets ?

Mad. DALAINVAL, *d'un ton marqué.*

Oui... J'espère que le jour ne se passera pas... Il me semble avoir entendu ici quelqu'un.

ZOÉ.

Quelqu'un !... oui... c'est M. Furard. (*souriant.*) Il est venu me faire sa cour à son ordinaire...

Mad. DALAINVAL, *d'un ton sévère.*

Prenez garde, Zoé.

ZOÉ, *avec étonnement.*

Comment ?

Mad. DALAINVAL.

Ecoutez-moi.

COUPLETS.

(*Ils doivent être chantés avec la plus grande précision et une intention très-marquée ; Zoé les écoute avec un trouble qui augmente par gradation.*)

Premier Couplet.

Toujours quelque trait corrupteur
Suit le charme qui nous attire,
La rose ainsi perd sa fraîcheur
En badinant avec zéphire.

A force de légèreté,
La vertu s'égare et s'oublie...
La décence est à la beauté
Ce que l'air pur est à la vie. } *bis.*

Second couplet.

Souvent sous des traits enchanteurs
Existe une ame corrompue :
Le vice caché sous des fleurs
Echappe d'abord à la vue ;
Mais tôt ou tard la vérité
Frappe et confond la perfidie....
La décence est à la beauté
Ce que l'air pur est à la vie } *bis.*

ZOÉ, *avec la plus vive émotion.*

Vous avez mis dans ces couplets... vos regards attachés sans cesse sur moi... (*d'un ton marqué.*) Ursule voudrait-elle donc m'éprouver encore ?

Mad. DALAINVAL.

Vous éprouver... oh ! non... je n'en ai plus besoin... C'est tout simplement un avis que j'ai cru pouvoir vous donner.

ZOÉ, *avec le plus tendre épanchement.*

J'en profiterai, ma bonne amie... La présence de M. Furard vous déplaît, je le vois; eh bien, nous lui dirons de ne plus venir... Il n'est rien que Zoé ne sacrifie pour se conserver les conseils et l'amitié d'Ursule. (*elle lui baise les mains.*)

Mad. DALAINVAL, *pendant que Zoé lui baise les mains.*

Ce que je souffre est inexprimable.

ZOÉ, *avec le même épanchement.*

Si les visites d'Hyppolite... venaient de même à vous déplaire...

Mad. DALAINVAL, *avec une violente agitation.*

Hyppolite, dites-vous ?

ZOÉ.

Malgré toutes les assurances que tantôt vous me donniez vous-même, je ne puis croire que sa mère consente jamais à nous unir.

Mad. DALAINVAL, *avec explosion.*

Jamais ! non, jamais !

ZOÉ, *frappée et tremblante.*

Il me semble, ma bonne amie... que vous auriez pu me porter ce coup.... avec un peu plus de ménagement. (*elle chancelle et s'appuie sur le bras de mad. Dalainval.*)

Mad. DALAINVAL.

J'ai eu tort, je l'avoue... (*à part.*) dissimulons... (*haut.*) Mais je voudrais épargner à Zoé la douleur d'un affront...

ZOÉ, *vivement et reprenant ses sens.*

Un affront !... (*avec fierté.*) Vous avez raison, il faut le prévenir... (*avec abandon.*) Cependant vous me teniez tantôt un autre langage... vous m'assuriez que Zoé, toute obscure qu'elle est... ne serait peut-être pas dédaignée... Je vous le disais bien, Ursule, que vous me jugiez trop favorablement, et que bientôt la réflexion... (*avec effort.*) Oui... oui; il faut me séparer d'Hyppolite.

Mad. DALAINVAL.

Je vous le conseille.

ZOÉ, *avec la plus grande confiance.*

Dès aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Mad. DALAINVAL.

Le plutôt sera le mieux.

ZOÉ.

Il faudra que vous m'aidiez, ma bonne amie... car je ne réponds pas que mon cœur, tout résolu qu'il soit à ce grand sacrifice... puisse résister devant Hyppolite... Le voici.

(*Mad. Dalainval passe sur le côté du théâtre, près la porte d'entrée, de manière qu'Hyppolite ne l'apperçoit pas en entrant.*)

SCENE XVII.

Mad. DALAINVAL, ZOÉ, HYPPOLITE.

HYPPOLITE, *accourant, une lettre à la main.*

Ma Zoé !... une lettre de ma mère.... (*il la baise plusieurs fois.*) Elle vient à Paris... (*mouvement convulsif de Zoé.*) Elle consent à nous unir.

ZOÉ, *passant de la frayeur à la joie.*

Que dis-tu !

HYPPOLITE.

Ecoute, écoute.... (*il lit préliminairement et avec précipitation.*) « Je pars demain pour me rendre auprès de toi... » D'après des renseignemens sûrs et fidèles, je commence à » croire que les vertus de Zoé répondent à ses charmes. S'il » en est ainsi, je te promets de confirmer ton choix. »

ZOÉ, *prenant la lettre et la parcourant avec avidité.*

Non, mes yeux ne me trompent point... (*à Mad. Dalainval.*) Ursule! Ursule! vous avez partagé mes craintes... Ah! partagez mon bonheur et ma joie.

(*Mad. Dalainval se retourne vers Zoé et Hyppolite.*)

HYPPOLITE.

Que vois-je!..

Mad. DALAINVAL, *lui tendant les bras.*

Hyppolite!

HYPPOLITE.

Ma mère! (*il se précipite dans son sein.*)

ZOÉ, *immobile.*

Sa mère! (*Tableau.*)

Mad. DALAINVAL, *serrant son fils contre son cœur.*

Il y a assez long-tems que je résiste à cette douce ivresse... (*ils s'embrassent.*) Mon fils!... mon cher Hyppolite!

ZOÉ.

Qui jamais eût pensé que depuis deux mois entiers... sous les dehors de l'indigence...

Mad. DALAINVAL, *ragardant sévèrement Zoé.*

Cela vous étonne!... apprenez qu'il n'est rien que ne fasse une mère quand il sagit du bonheur de son fils... Oui, j'ai voulu sous ce déguisement...

HYPPOLITE.

Eprouver ma Zoé, et juger par vous-même à quel point elle est digne de vous appartenir. Oh! bonheur innattendu!.. Vous la connaissez, ma mère, je n'ai plus rien à dire.... (*prenant Zoé par la main.*) Mais viens donc mêler tes caresses aux miennes; viens, ma Zoé, nous confondre dans le sein de notre mère.

Mad. DALAINVAL, *repoussant Zoé.*

Arrêtez!

HYPPOLITE, *passant de l'ivresse à l'abattement.*

Juste ciel ! vous me glassez d'effroi.

Mad. DALAINVAL.

Zoé... mon fils...

HYPPOLITE.

Achevez.

Mad. DALAINVAL.

Zoé est indigne de vous.

HYPPOLITE.

Indigne de moi !

ZOÉ, *à Hyppolite.*

Eh bien croiras-tu... (*se reprenant.*) croirez-vous encore qu'il n'existe point entre nous de distance ?

Mad. DALAINVAL.

Vous ne me comprenez pas. . . Comme toi, mon fils, j'ai été seduite par ses charmes ; le ciel est témoin que mon cœur l'avait nommé ma fille... Mais un instant a suffi pour dessiller mes yeux ; l'obstacle que j'ai découvert est insurmontable.

HYPPOLITE.

Insurmontable ! . . . et quel est-il donc ?

Mad. DALAINVAL.

Je ne puis devant elle m'expliquer davantage. (*entraînant Hyppolite.*) Suivez-moi, mon fils ; quand vous saurez mes raisons.

HYPPOLITE, *résistant à sa mère.*

Moi, l'abandonner ainsi !

Mad. DALAINVAL.

Venez, Hyppolite, venez.

ZOÉ, *s'élançant entre eux deux.*

Vous ne sortirez pas !... non, vous ne sortirez pas que je ne sache la cause de ce refus, de ce mépris cruel. . . (*avec fierté.*) Ce n'est point à madame Dalainval que je m'adresse, l'amour maternel la rend insensible à tout autre sentiment... (*avec sensibilité.*) mais c'est Ursule que j'implore ; Ursule qui a pénétré jusqu'au fond de mon ame, et qui ne peut m'outrager de la sorte. . . . (*avec abattement et délire.*) Madame... si vous m'enlevez ce que j'ai de plus cher, si vous me séparez de votre fils... ah ! du moins laissez-moi son estime et

l'honneur; c'est le seul bien qui me reste, par pitié, ne me l'arrachez pas.

HYPPOLITE, *la soutenant.*

Ma mère... jamais l'innocence outragée n'eût un cri plus touchant; non, non, Zoé n'est point coupable.

Mad. DALAINVAL.

Puisque vous m'y forcez... je vais tout révéler.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, FURARD, *entrant tout essoufflé.*

Mad. DALAINVAL, *continuant.*

Et monsieur que vous trompez ainsi que nous, perfide... va se joindre à moi pour vous confondre.

FURARD, *à part.*

Qu'est-ce que tout cela signifie.

Mad. DALAINVAL, *à Furard.*

Cette fille n'a-t-elle pas reçu de vous de l'argent?... ici même... il y a quelques instans?

(*Mouvement de Zoé: Furard hésite.*)

ZOÉ, *après un moment de silence.*

Il est vrai.

HYPPOLITE.

Qu'entends-je!

Mad. DALAINVAL, *à Furard.*

Ne devez-vous pas lui completter une somme qu'elle vous a demandée... en vous promettant (*d'un ton marqué.*) que vous en auriez aujourd'hui la récompense?

ZOÉ.

Il est vrai.

Mad. DALAINVAL, *à Zoé.*

Pourrez-vous me nier maintenant que vous avez introduit un homme chez vous, qu'il vous a prodigué les noms les plus tendres... et qu'il est encore là... dans ce cabinet... (*elle en désigne la porte.*)

ZOÉ.

Vous me poursuivez... avec bien de la rigueur,

HYPPOLITE.

Il ne m'est donc plus possible d'en douter.

ZOÉ, *avec la plus vive émotion.*

Vous aussi, Hyppolite. . . Je ne puis résister à ce dernier coup... (*s'élançant à la porte du cabinet.*) Venez, vous pour qui j'ai tant souffert; paraissez, monsieur Dalancour, et publiez mon innocence.

SCENE XIX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, DALANCOUR.

DALANCOUR, *à Zoé.*

Et c'est vous qu'on ose accuser!...

FURARD.

Mon frère!...

HYPPOLITE.

Son frère, dit-il!

Mad. DALAINVAL.

Achevez de m'expliquer ce mystère.

DALANCOUR.

Vous voyez en moi le frère de Furard.

ZOÉ, *vivement à Mad. Dalainval.*

L'époux de cette dame qui me prodigua tant de bienfaits.

DALANCOUR.

Après avoir perdu toute ma fortune par la perfidie de ceux à qui je l'avais confiée, je fus, pour comble de malheur, privé de mon épouse que la mort m'enleva l'an dernier, et je me trouvai sans ressource, chargé d'une nombreuse famille... Furard, que des pertes comprises dans notre désastre avaient éloigné de nous...

ZOÉ.

Refusa constamment des secours à son frère, tandis qu'il prodiguait à Zoé... Ma bienfaitrice n'était plus; je voyais son époux, ses enfans dans l'indigence; les secourir était le seul moyen d'acquitter la dette de mon cœur. Le hasard me favorisa: il me conduisit dans cette maison où l'on m'offrit des présens... La délicatesse en murmurait: je fus long-tems in-

certaine ; mais entraînée par l'espoir d'une reconciliation si désirée, persuadée que monsieur Furard lui-même ne me désavouerait pas... j'ai eu le courage d'accepter tous ses dons pour les remettre à son malheureux frère.

HYPPOLITE.

Qu'entends-je !

Mad. DALAINVAL.

Serait-il vrai ?

DALANCOUR, *à Furard.*

Oui, pour me déterminer à accepter ces dons à qui je dois la vie, Zoé me les remettait toujours de ta part, en me faisant espérer qu'un jour tu me rendrais ton amitié.

FURARD, *avec émotion.*

Elle ne t'a pas trompé. . . . Ce qu'elle a fait en mon nom m'impose le devoir d'achever son ouvrage ; oui, mon frère, j'oublie tes torts, oublie les miens et embrassons-nous ! (*ils s'embrassent.*)

ZOÉ, *à Furard.*

Voila le prix de votre or ; j'ai rempli ma promesse.

Mad. DALAINVAL, *à Zoé.*

Et j'ai pu te soupçonner, t'accabler du plus affreux mépris.

ZOÉ.

Vous m'avez fait bien du mal. . . . . mais je ne puis m'en plaindre, j'avais contre moi l'apparence.

HYPPOLITE.

C'est à présent que je suis fier de mon choix... Viens, ma Zoé, viens enfin nous unir dans le sein de ma mère !

(*Ils s'embrassent tous les trois.*)

FURARD.

Sa mère, dit-il !

ZOÉ, *avec un aimable sourire.*

Eh oui ; c'est madame Dalainval, riche veuve de Nancy...

Mad. DALAINVAL, *avec gaîté.*

A qui vous avez également promis une récompense.

FURARD.

Chut !... chut !... A qui diable m'étais-je adressé.